

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 35

Artikel: Au pays de l'Ivoire
Autor: Gouzy, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255433>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

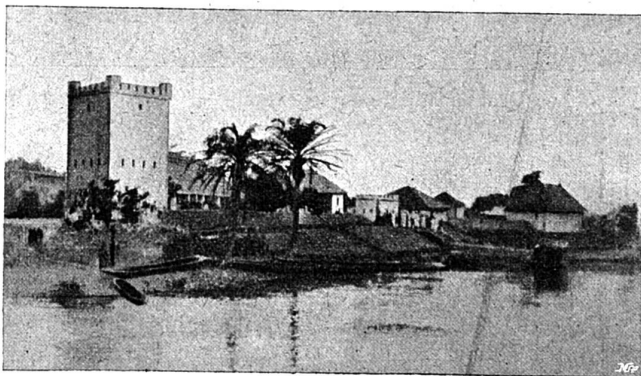
Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

Basoko, chef-lieu du district de l'Aruwimi, est à mon avis, la plus coquette et la plus propre des stations du Haut-Fleuve. Mais la dysenterie y règne à l'état endémique et je doute qu'un agent puisse y faire un séjour de quelque durée sans être atteint de cette maladie. Les indigènes de l'Aruwimi sont décrits par Stanley comme d'intrépides canotiers et leurs pirogues de guerre sont imposantes à voir. Pour mon compte je n'ai pas eu l'occasion de voir de ces énormes embarcations qui marchent sous la poussée de 50 pagayeurs.

De Basoko à Stanley-Falls les rives sont habitées par des indigènes quelque peu farouches ; nous en fîmes la triste expérience car, ayant tenté de remonter le Lomami pendant 3 jours, nous ne fûmes pas attaqués moins de 10 ou 12 fois par des flottilles de



Vue de Basoko (Congo belge).

pirogues, dont les occupants nous criblaient de flèches et de sagaïes. Cachés derrière des retranchements improvisés que nous avions établis à bord avec des paniers en caoutchouc, nous fûmes obligés de nous défendre à coups de fusil pour pouvoir nous dégager. Quatre de nos soldats noirs et un sous-officier blanc furent blessés dans ces escarmouches. Nous rebrous-sâmes chemin devant l'obstination de ces enragés et nous nous dirigeâmes le plus rapidement possible sur les Falls (actuellement Stanleyville) que nous atteignons le dimanche 31 janvier, à 2 heures de l'après-midi.

Falls à une place importante dans l'histoire du Centre africain, elle fut la résidence du fameux Tippto-Tib ou pour l'appeler par son nom, Hamed ben Mohamed ben Youmah Limariabi, un traitant arabisé des plus connus.

Ce fut le 1^{er} décembre 1883 que Stanley fonda sur l'île Uyana-Rosani un poste de l'Etat où il laissa comme chef le petit mécanicien écossais Biunie, qui y demeura tout seul durant 7 mois. Tout alla bien jusqu'en 1886, année durant laquelle MM. Deane et Dubois, chefs de poste, furent traîtreusement attaqués par les Arabes qui voyaient de mauvais œil les tentatives de suppression de la traite. Abandonnés de leurs soldats, les deux officiers durent prendre la fuite. Dubois se noya et Deane fut recueilli encore à temps par un steamer de l'Etat. En 1887, Stanley eut à Zanzibar une entrevue avec Tippto-Tib qui fut nommé vali (gouverneur) des Falls, avec un résident de l'Etat. Ce ne fut toutefois qu'après la campagne arabe de 1892-94, la prise de Nyangoué et de Kassongo par les troupes du baron Dhanis, que Falls fut occupé définitivement par les Belges.

De l'île, la station fut transportée sur la rive droite, en aval de la dernière cataracte. A mon premier pas-

sage, elle consistait en d'horribles masures en pisé qu'ont remplacé toutefois, à l'heure actuelle, d'élégantes constructions en briques cuites, éparses parmi les bananiers. La station était parsemée de termitières qu'il fallut faire sauter. Une charge mal calculée envoya un jour d'énormes mottes de terre sur le toit d'une maison qui fut défoncée. Une boîte à musique et bien d'autres choses appartenant à l'habitant de cette demeure, un agent de l'Etat, furent mis en miettes. Aussi dorénavant quand le lieutenant d'artillerie chargé de faire sauter les termitières procédait à ses opérations, tout le personnel blanc quittait les habitations pour s'aller réfugier sur les collines voisines, d'où il jouissait sans danger du spectacle.

Au sud de la station se trouve le village arabe, où réside encore Saïd, chef autrefois puissant. L'île où se trouvait la station primitive est également occupé par les Arabes et c'est à son extrémité orientale que finissent les chutes. En ce point elles font un saut brusque de près de deux mètres.

A l'exception de 60 mètres environ de largeur où l'eau tombe presque perpendiculairement, dit un voyageur, le reste de la septième cataracte s'étage de banquette en banquette qui descendent sur une longueur de 100 m. jusqu'à une différence de niveau fort sensible. Malgré le courant des plus violents et les roches sur lesquelles ils peuvent être écrasés, les indigènes se hasardent journellement au milieu des pêcheries qui obstruent les chutes. A 30 mètres en amont des rapides, les pirogues traversent le fleuve, sans s'inquiéter du danger qu'elles côtoient à tout instant.

J'ai franchi, moi-même, avec une équipe de pagayeurs, la septième cataracte et je dois avouer que je n'étais pas précisément rassuré quand je me voyais lancé dans la direction des roches avec la vitesse d'un train express. Les noirs habitués à cette navigation périlleuse, dirigent admirablement leur esquif, mais lorsque j'entendais le craquement de la pirogue touchant le fond et le frôlement de la barque contre le rocher, j'aurais préféré me voir ailleurs ! Aussi m'en suis-je tenu à une seule expérience.

Durant mon séjour à Falls, un caporal haoussa réussit à tuer un gorille qui fut porté à la station. Ce répugnant quadrumane est des plus sauvages, il vit caché au fond d'inextricables fourrés. Les indigènes qui l'appellent soko, sont persuadés que c'est un homme. D'une force extraordinaire, il casse un fusil comme une allumette.

Le 7 février, à 10 h. du matin, avec un compagnon, je montais en pirogue pour traverser le fleuve sur lequel je devais naviguer jusqu'à Nyangoué. Tantôt côtoyant à pied, sur la lisière de la grande forêt, les rapides, tantôt les franchissant en canot, nous arrivions à Wanié-Rokula, où cessent les chutes. Nos pagayeurs commencent à entonner la longue série de chants monotones, cantilènes ou mélodies vagues et tristes comme tous les chants africains, qui ne prendront fin qu'à Nyangoué. Notre flottille se compose de quatre pirogues : une grande, recouverte d'un toit, et où nous nous sommes installés sur nos chaises longues, avec une petite table entre nous ; 15 pagayeurs, relevés à tous les villages de la rive, la font avancer, et trois petites embarcations où sont entassés nos bagages, nos objets de campement et les soldats noirs de l'escorte. Un voyage en pirogue n'est pas très agréable, une fois l'attrait de la nouveauté passé, vous êtes immobilisé dans votre chaise longue depuis l'aube jusqu'au crépuscule ; il est presque impossible de bouger, car le toit vous tape la tête dès que vous voulez vous lever et il vous faut faire une vraie gymnastique pour sortir de votre petite maison.

(A suivre).

R. GOUZY.